

VIOLA DI GRADO

70% ACRYLIQUE
30% LAINE

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original: *Settanta acrilico trenta lana*

Éditeur original: edizioni e/o

ISBN original: 978-88-7641-947-8

© original: edizioni e/o, 2011

ISBN 978-2-02-109051-2

© Éditions du Seuil, août 2012, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

To someone Else

Un jour, on était encore en décembre. En particulier à Leeds, où l'hiver a commencé depuis si longtemps que personne n'est assez vieux pour avoir vu ce qu'il y avait avant. Il neigeait du matin au soir, excepté durant la brève parenthèse de l'automne qui, en août, avait secoué quelques feuilles et s'en était allé là d'où il était venu, genre le groupe en première partie du concert de la star.

À Leeds, tout ce qui n'est pas l'hiver est un groupe de première partie qui s'époumone deux minutes et meurt. Aussitôt après surviennent les théâtrales tempêtes de neige. Elles s'abattent sur le sol comme des malédictions et complotent contre le lyrisme téméraire des petits fuchsias éclos dans le parc. Applaudissez. Bis.

Les hivers, à Leeds, sont terriblement égocentriques : chacun aspire à être plus froid que le précédent et prétend être le dernier. Ils déchaînent un vent fatal qui a les voyelles fermées des Anglais du Nord, en encore plus dur, et de toute façon aucun d'eux ne s'adresse à moi.

Dire que les gens redoutent plutôt l'enfer et la douce chaleur de ses flammes... Moi, je les troquerais volontiers

l'un contre l'autre, j'échangerais les trois premières lettres d'*HIV*er contre les trois premières d'*ENF*er, s'il était possible d'administrer la vie comme un de mes exercices de chinois.

Les rares fois où je sortais dans la rue, une muselière de froid m'immobilisait les mâchoires, le vent retournait mon parapluie, me l'arrachait des mains et l'entraînait sur quelques mètres, avant de l'abandonner, estropié, au bord du trottoir, les baleines en l'air comme des pattes boiteuses. Pourtant les Anglais continuaient d'arborer bermudas et vestes de coton ; les pieds à moitié nus et les gençives aussi, ils exhibaient les mêmes sourires qu'au mois d'août, les mêmes enjambées, bavardaient avec le même relâchement en traînant les syllabes dans leur bouche, les livrant sans hâte à l'air glacé qui les transformait en fumée. Naturellement, leurs parapluies ne se cassaient jamais.

Le jour de décembre en question, tout juste rentrée de courses épuisantes à Briggate, je jetai ma veste fuchsia flambant neuve dans une poubelle de Christopher Road.

C'est la rue où je vis, une de ces rues dont il faut expliquer l'emplacement aux gens et qu'on confond soi-même : elle est identique à la rue précédente et à la rue suivante, et, au moment où vous l'atteignez, un rejet inconscient de sa laideur vous pousse à poursuivre votre chemin. Bref, une rue assez laide pour constituer la preuve que Dieu n'existe pas, et ce depuis ses maisons maigres en briques rouges, toutes identiques, ses portes en métal noir semblables à celles des cellules d'isolement, ses conteneurs à déchets flanqués de sacs-poubelle, jusqu'à sa vue panoramique sur les *takeaway*

de Woodhouse Street, qui est perpendiculaire à Christopher Road même si aucune rue n'aimerait l'être.

À droite, vous pouvez admirer *Chez Tom*, le *fish & chips* à seulement trois livres. Visez donc ces kebabs au néon et, à gauche, les pizzas à une livre de *Chez Nino* ; plus loin, les poulets au bambou et les algues frites du chinois ouvert toute la nuit.

Et puis cette obscurité digne d'un générique, comme lorsqu'on attend avec impatience le début du film... Sauf que rien ne commence à Christopher Road. Tout s'achève, y compris ce qui n'a jamais commencé : la nourriture est périmée avant d'être ouverte à cause des nombreuses coupures d'électricité, les fleurs fanent avant d'éclorre parce qu'il n'y a pas de soleil, et les fœtus ont la mauvaise habitude de s'étrangler avec le placenta.

À l'origine, c'était un village ouvrier : une usine au centre, les maisons des ouvriers et une église. On l'avait construit en économisant sur les matériaux ainsi que sur l'esthétique et, comme ça coûtait moins cher, on avait élevé les bâtiments en hauteur, sur trois étages très étroits, telles de tristes tours de Babel pour atteindre le diable. À présent, l'usine est une école primaire qui déverse de petits pickpockets dans la rue à chaque sonnerie.

L'église, en revanche, est toujours une église, grande et sombre, tête gothique veillant sur les troupeaux de pierres tombales. Mais je suis la seule à la fréquenter : elle est désaffectée et le monde a oublié les défunts. Je vais y épier les cauchemars des morts et étêter les fleurs qui y poussent par erreur. Personne ne les a apportées pour honorer la mémoire de qui que ce soit ; mieux, se remémorer est interdit : les ronces s'étendent comme

des rides sur les pierres tombales afin de dissimuler les noms.

Malgré tout, il m'arrive de tomber sur des fleurs quand je me fraie un chemin entre les mauvaises herbes, les ronces et les serpents endormis. En voici une, petite tache bleue innocente entre les mains de vieillardes des broussailles, éclaboussure de beauté dans cette centrifugeuse de misère et de mort, juste pour me provoquer, *tac*, je la coupe sans pitié, telle la fée que personne n'invite aux fêtes des contes.

Puis je rentre chez moi.

Vous pensez sûrement que Christopher Road est la dernière rue pouvant servir de décor à un roman, pis, à l'histoire de sa propre vie, et pourtant en la regardant maintenant sur la page, je m'y vois avec netteté, comme sur une photo de classe.

C'est moi, la fille au grand nez et aux longs cheveux noirs, au teint très pâle; non, plus à droite, je dis la fille à la frange et aux yeux verts, vous me voyez, oui ou non? La fille qui regarde à l'intérieur de la poubelle, oui, celle-ci. Je vous en donnerai, de l'histoire de ma vie! Ma vie n'a pas d'histoire, elle a des déboires, ça oui, mais pas d'histoire. Ma vie a, à la place des histoires, de profonds cratères remplis de sable, comme ceux de la lune, ces cratères qu'on confond, enfant, avec des yeux, un nez, une bouche.

Zoomer sur moi, la brune à frange qui jette une veste fuchsia. Les flocons avaient transformé les sacs à ordures en bonshommes de neige maniérés. À cet instant, alors que j'enfonçais mon sac noir dans la poubelle, je vis une robe. Vert sapin, à boutons blancs, froissée, elle

jaillissait de sous un sac plastique de Sainsbury's. Elle étendait une manche aussi longue qu'une couleuvre sur un tabouret en plastique jaune, à droite. À gauche, elle n'avait pas de manche.

Je pensai à cet après-midi si différent du présent que se le remémorer équivalait à l'inventer, cet après-midi où ma mère étudiait l'étiquette d'un pull-over noir à strass, car à l'époque elle achetait encore des vêtements. Nous étions au White Rose Shopping Centre, il pleuvait dehors, et je lui racontais, tout excitée, mon premier cours de chinois.

« Et puis, il y a des tons ! N'est-ce pas absurde ? En d'autres termes, selon la tonalité le mot "Ma" peut signifier "maman", "insulter", "cheval" ou "chanvre" !

– Tu me lis l'étiquette, chérie ? Elle est minuscule. »

Et moi, concentrée sur le hiéroglyphe de la bassine et de la main plongée dedans : « Laver à la main.

– Non, la composition.

– Cent pour cent angora.

– Carrément. Je vais l'essayer.

– Et pas celui-ci ? »

Elle saisit le col roulé blanc et le retourna. « Mais non, chérie, soixante-dix acrylique. »

Je pêchai la robe verte dans la poubelle. Elle était longue, en toile, large et aussi informe qu'un sac à ordures. Elle avait un col cheminée visiblement trop étroit dont les trois derniers boutons, cousus avec un fil de couleur différente, déviaient vers la droite. Je la fourrai dans mon sac. Une autre robe se cachait dessous. Rouge, en laine épaisse, elle avait une seule et très longue manche elle aussi et un décolleté descendant jusqu'au nombril. À l'évidence trop hautes, les pinces de poitrine étaient

pointues, comme si elles devaient épouser non pas des seins, mais ces pyramides qu'on pose sur les bureaux afin d'améliorer sa mémoire.

Je m'en emparai également. Stop. Il faut que ce moment porte un nom. Ainsi, comme les chiens, il reviendra à chacun de mes appels. Je le baptise début de l'année zéro.

Dans ce cas, il y avait avant l'année moins un.

Et avant encore, la moins deux.

Et avant encore, la moins trois.

À l'année moins trois, on arrête de compter car mon père va mourir.

Quand j'entrai, ma mère était à genoux à côté de la table de la cuisine, en sous-vêtements, photographiant un trou que des vrillettes avaient creusé dans le bois.

Je regardai les muscles tendus de ses jambes et la lame impitoyable de sa colonne vertébrale. Je regardai son vieux corps flétri quoique, selon l'état civil, en vie depuis quarante-six ans seulement. Ses os se mouvaient sur son dos rachitique tandis qu'elle mettait au point le cadrage. Présents et vigilants, ils évoquaient des bêtes à l'affût. Un oracle de mort précoce par dépérissement. Ils surgissaient de son flasque semblant de peau, voile pâle, presque transparent, qu'obscurcissaient de temps en temps les bleus qu'elle se faisait en tombant du lit. Depuis quelques mois, elle n'avait même plus ses règles. En deux mots, elle était bonne à jeter. Oui, je sais, cela fait trois mots, mais ça vaut mieux : deux pour elle et un pour moi, car de toute façon, si je dois la jeter, je me jette avec elle.

« Allez, maman, arrête, je fais cuire de la viande. »

Elle pivota et me lança le regard *Pourquoi ne me laisses-tu pas photographier le trou ?*

Je lui répondis du regard *Parce que ces conneries te font du mal, c'est évident.*

Elle avait les cheveux sales depuis trop longtemps. Des sourcils larges et clairsemés recouvraient ses paupières d'une ombre sinistre. Ses yeux saillaient de son visage émacié comme de grosses coquilles blanches d'escargot. La couleur des iris ne constituait qu'un détail dans la conque laiteuse des bulbes. Oui, les yeux sont le miroir de l'âme, mais l'âme de ma mère n'était désormais plus assez vaniteuse pour avoir envie de se refléter dans quoi que ce soit.

Je glissai l'appareil à l'intérieur de son étui en similicuir. Les yeux baissés, ma mère ne s'y opposa pas. J'allai à la cuisine et tirai des escalopes du freezer. Je les fourrai dans le micro-ondes. À travers la porte transparente, je regardai les tranches sanguinolentes tourner sur elles-mêmes, comme des organes vitaux dansant une ronde joyeuse après s'être courageusement échappés d'un corps. J'entendis au salon le bruit du flash.

J'assaisonnai la viande, la déposai dans les assiettes, coupai la tranche destinée à ma mère en morceaux de plus en plus petits pour apaiser mon inspiration de serial killer. J'ouvris le frigo à la recherche d'une bouteille d'eau, mais il n'y avait là qu'une Heineken de mon père devenue le Disneyland d'étranges organismes marron. Ils bougeaient quand je les fixais sans cligner des paupières. Je la balançai dans la poubelle.

Je la récupérerai.

Je la remis dans le frigo. Entre la boîte transparente où nous conservions, avant, les fromages italiens (elle

contenait maintenant un tapis de moisissure) et le cœur vide en plastique bleu où nous rangions la laitue lavée et coupée. Il paraît qu'on peut juger une famille à son frigo.

De toute façon, il y avait encore plus de moisi à l'intérieur.

Dans le cœur vide, je veux dire.

Ma mère mangea son escalope comme mangent les tigres dans les documentaires, rota, se nettoya la bouche. Elle leva son visage maigre où ses rides dessinaient le plan du métro de Londres, prit le Polaroid sur la table et s'éloigna.

Bruit d'escalier.

Un autre rot.

« Vous avez écouté *Casta Diva*. À la flûte, Livia Mega. Restez avec nous sur Pearl Radio. »

Moi, abandonner mon assiette de viande froide ? Pas question.

Autrefois j'avais moi aussi un appareil photo. Et une trousse en peluche bleue. Un album de photos. Cinquante-neuf CD et soixante-sept DVD. Et puis un livre de cuisine chinoise, une chaîne stéréo métallisée, une pochette de Titi, et puis, et puis et puis, on n'arrête pas d'aligner les puis. Ces puis auxquels je pense toujours mais qui ne pensent pas à moi, ces puis qui, une fois réunis, racontent une histoire qui m'a éjectée.

J'avais déjà tout transporté dans l'appartement de Victoria Road où j'étais censée vivre seule, obtenir une licence d'anglais, croire en l'avenir à l'image des gens sains d'esprit.

Les petites lumières jaunes sur le miroir.

La geisha de porcelaine en kimono à fleurs sur la commode.

Puccini et Verdi offerts par ma mère et tous les disques de Björk rangés par ordre alphabétique dans le premier tiroir.

Le tapis indien rouge et vert. Les livres sur le taoïsme et les contes jaunis de l'époque où je vivais à Turin, via Vanchiglia.

L'album de photos en cuir où je grandissais au fil des pages : je commençais à six ans, piazza Castello à Turin, continuais à l'âge de sept ans, lors de notre arrivée à Leeds, et me retrouvais en cinq minutes âgée de dix-huit ans dans un appartement ancien de Victoria Road, trois mois de cours derrière moi et de nombreux autres devant, ainsi qu'un tas de pages blanches à remplir de clichés.

J'aime les albums de photos, ils vous font croire que le temps avance, comme quand on regarde par la vitre d'une voiture et qu'on a l'impression que les arbres reculent.

Mais je ne me suis jamais installée dans cet appartement. Le douze décembre, alors que j'accrochais au-dessus du lit le poster de ma chanteuse préférée, mon portable avait sonné sur le rebord de la fenêtre. Je l'avais saisi. La fenêtre s'ouvrait sur un soleil factice, une éclaboussure de jaune d'œuf sur le blanc malade du ciel.

Je me rappelle les gens qui parlaient et marchaient dehors, je me les rappelle tous. Je me rappelle la manière triomphante avec laquelle ils promenaient la bonne santé de leurs visages, et les lèvres rouges sans gerçures qu'ils étiraient en sourires effrontés, ainsi qu'on le faisait avec les draps ensanglantés lorsque la mariée était vierge.

Je me rappelle aussi la façade fraîchement peinte du Headingley Office Park.

Je répondis. Ma mère pleurait.

« Il est arrivé quelque chose, disait-elle entre deux sanglots.

– Quoi, maman, quoi ?

– Viens immédiatement à l'hôpital.

– Qu'est-ce qui est arrivé ?

– Ton père. »

En bas, les gens continuaient de sourire, quel gaspillage de contractions faciales alors qu'il aurait suffi de me lancer une pierre !

Björk resta tête pendante, une punaise enfoncée sur quatre, et tomba certainement de tout son poids sur le matelas quand je sortis. De fait, elle ne revint jamais plus à mes lèvres sous la douche où j'avais l'habitude de chanter ses morceaux à tue-tête.

Il était onze heures cinq, mes dernières onze heures cinq, car j'abandonnai aussi ma montre de plongée dans l'appartement avec tout le reste. Je fonçai en voiture. La rue se déroulait comme une bobine, arbres, maisons, *takeaway*, caniches, fleuristes, banques, il y avait partout des *Homo sapiens sapiens* et, pis encore, un soleil qui les protégeait. Les choses se dévidaient avec aisance et se mêlaient joyeusement à tout le reste, comme un de ces films américains où les acteurs les plus *trendy* finissent par comprendre l'importance de la beauté intérieure, par exemple au son du dernier hit d'une idole pop anorexique. « Viens immédiatement à l'hôpital », avait dit ma mère qui donnait toujours l'impression, lorsqu'elle parlait, de faire des omissions : on percevait la masse d'un mot caché sous les autres. C'était détestable. Des

tumeurs verbales à extirper au bistouri pour éviter qu'elles ne s'avèrent malignes.

Elle n'était pas à l'hôpital. Quand mon père a arrêté de respirer, je suis allée la chercher à la maison. Elle se tenait devant la porte, la clef serrée dans son poing. Je la regardai de dos, sa blondeur étincelante, ses épaules sévères, son corps mince dans un tailleur turquoise.

« Maman. »

Son visage qui se tourna vers moi, m'englobant dans l'univers douloureusement bleu de ses yeux. Sa beauté parfaite, sa beauté finale.

« Maman. »

Le ciel n'est qu'un remake à petit budget de ses yeux. Le soleil est un remake à petit budget de ses cheveux. Je suis un remake à petit budget de ses gènes.

J'avançai vers elle.

« Je n'y arrive pas.

– À quoi, maman ?

– À ouvrir la porte. »

Je m'emparai de la clef. Elle était moite et sentait le métal. Il est évident que les clefs sentent le métal, à l'exception des clefs en plastique avec lesquelles jouent les enfants. Je l'actionnai vigoureusement dans la serrure. Deux fois. Trois. Notre vieille porte noire émit un gémissement rauque et se laissa ouvrir. Ma mère entra. Je contemplai, quant à moi, la ville qui demeurait dehors et m'aperçus qu'elle mourait elle aussi. Le ciel était pâle et incorporé, tel un malade au stade terminal. Je fermai les yeux et implorai une euthanasie cosmique.

Soudain se présente un moment. Un moment fabriqué à l'intention des dépressifs, un moment d'instinct effréné

de survie au cours duquel on en a assez d'être la seule chose immobile dans le tourbillon ivre de volonté de l'univers.

Si cette histoire était une histoire d'amour, j'aurais vécu ce moment en rencontrant un Anglais tout blond sur fond de quatuor à cordes. Or, cette histoire n'est pas une histoire d'amour, même si elle aimerait l'être, serait prête à donner dix paragraphes pour ça, dix paragraphes, un personnage, voire deux répliques par dialogue, mais bref, stop, qu'elle arrête de prier, personne ne l'adopterait en tant qu'histoire d'amour : les chiens bâtards à l'intérieur de cartons sur le trottoir qui demandent à être aimés, personne ne les emporte, c'est connu. Tout le monde passe son chemin, y compris ceux qui arborent le badge de la Leeds Dog Care Society sur le revers de leur veste, après avoir marqué une pause et dit « *How cute* ».

Quoi qu'il en soit, mon moment a eu lieu en décembre de l'année zéro, 2007, le jour de la veste fuchsia. Je m'étais réveillée dans la nuit au son du concert de respirations de ma mère. Elle dormait derrière ma porte en position fœtale. Ce qui était, le jour, une inspiration et une expiration négligeables acquérait, la nuit, une corporalité préhistorique.

Je m'étais assise à côté d'elle.

Je lui avais lancé le regard *Monte dans ta chambre, allez, maman, le carrelage est froid*. Elle m'avait soufflé au nez un caverneux *Laisse-moi tranquille*.

Il devait être sept heures du matin, mais de toute façon, il faisait noir dehors comme à chaque heure respectable de la journée, à Leeds. Ici, les heures de lumière sont un objet de racisme, on les isole derrière les rideaux.

Quoi qu'il en soit, le voici, tandis que je regardais ma mère se rendormir et l'écoutais recommencer à jouer de sa respiration sur une mesure à deux temps, le voici, le moment d'instinct effréné de survie. Impossible de demeurer indifférent à des moments de ce genre. Soit on les seconde avec un élan de vie, soit on les lave dans le sang.

Certes, l'instinct de survie est le plus vulgaire des instincts humains et, comme Jésus, je suis plus attirée par la crucifixion, mais où trouver de bon matin des juifs prêts à me condamner et à savourer mon martyre ? Il n'y a pas de martyre sans public, c'est bien connu. Voilà pourquoi j'ai décidé d'aller faire du shopping.

Leeds était paralysé sous un buste orthopédique de neige, il n'y avait plus de toits, il n'y avait plus de pelouse, et il neigeait encore. Les clochers pointus, ongles noirs de sorcière en automne, constituaient maintenant des silhouettes douces et impersonnelles qui sombraient dans le ciel. Quant au soleil, le pauvre, c'était un petit point épuisé, encastré quelque part entre les arbres secs.

Leeds est comme ces maîtres qui agitent sadiquement un morceau de viande devant leur chien avant de le manger : lorsque vous sortez, vous voyez ce soleil pendu au ciel et vous vous réjouissez. Vous pensez « Il cessera peut-être de neiger » et fermez les yeux pour les sentir chauffer, mais le soleil s'est déjà évanoui, laissant le ciel aussi opaque et blanchâtre qu'une cuisse de poulet.

Leeds adore les épouvantails, les choses qui se font passer pour d'autres choses, de façon à se moquer de vous quand vous tombez dans le piège, surtout si vous

êtes une Italienne qui a le soleil dans les gènes. Leeds rit grossièrement, chacun de ses rires est un coup de tonnerre. Hyde Park, par exemple, se nomme en réalité Woodhouse Moor : les gens l'appellent Hyde Park pour vous persuader que vous êtes dans les allées beaucoup plus spacieuses et plus luxuriantes du Hyde Park de Londres.

Mais moi, je ne marche pas. Moi, j'ai compris l'astuce des épouvantails. Comment pourrais-je croire que ces bêtes blanches autour de moi sont des maisons, des bureaux de poste, des arbres, des voitures camouflées par la neige, et non les gardiens à six têtes de mon cercle infernal ? Comment pourrais-je croire que ce soleil pâle et rabougri est un véritable soleil, non la divagation d'un malade au stade terminal et au cerveau bourré de morphine du St James Hospital ? Comment pourrais-je croire que les Anglais sont généreux pour le simple motif qu'ils vous sourient sans arrêt ?

J'ai tout compris : les Anglais, le soleil, les autos blanches, les facteurs, les chiens, les heures et les minutes, ainsi que mon visage émacié dans la glace, ne sont autres que les incarnations provisoires de la mort. Et puisque je l'ai compris, tu peux cesser de sourire, dis-je au facteur chauve qui me filait.

Il répondit qu'il y avait une autre lettre pour moi de l'entreprise de lave-linge Gagliardi.

Je la fourrai dans mon sac.

Je longuai le parc, mon parapluie brandi devant moi à la manière d'un bouclier, je veillais à le tenir à angle droit avec mon corps – il suffisait de le soulever un peu pour que le vent le retourne –, serrais les doigts sur le manche,

me mouillant de la sorte les cheveux et le manteau, quelle emmerde.

Je me retournai vers Hyde Park, le ciel s'unissait à la pelouse sans délimitation, blanc sur blanc, une conspiration universelle de blancheur uniquement trahie par les éclairs noirs des corbeaux qui planaient de temps en temps au-dessus de l'herbe : s'ils s'arrêtaient plus de quelques secondes, ils couraient le risque d'être emportés par une masse de neige à l'affût sur un arbre.

L'un d'eux s'ébroua, effrayé par ce blanc subit, pareil à un démon arrosé en traître par l'Esprit saint, le pauvre. Je le suivis deux minutes, tandis qu'il s'envolait. Il n'y avait d'issue pour rien ni personne.

Je passai devant les vendeurs de kebabs et les boutiques de vêtements vintage, le Parkinson Building, les supermarchés, et atteignis enfin le centre.

Briggate était majestueux et bariolé, il se fichait pas mal de la neige ; du reste, les passants aussi se promenaient avec insouciance, se déversant dans les Starbucks et les Borders, dans les McDonald's et les HMV, apparaissant derrière les vitres des bars pseudo-italiens aux fauteuils en similicuir et aux pseudo-espressos aqueux.

Naturellement, les magasins de vêtements fourmillaient eux aussi de gens, divisés par espèces comme dans les zoos. Ceux qui se sentaient *casual* pénétraient chez H & M, ceux qui se sentaient *trendy* chez Top Shop, ceux qui se sentaient chics chez Zara, ceux pour qui *l'important, c'est que ce soit bon marché* chez Primark ; de toute façon, c'est pareil, car il suffit qu'il y ait sur les vêtements des brillants à volonté, comme l'huile qu'on met sur les croûtes de pain pour le chien.

Je me frayai un chemin parmi les fauves assoiffés

de shopping. Je parvins à éviter les vendeuses et leurs agressifs « *Can I help you ?* », ainsi que les néons du plafond qui enflammaient leurs chevelures couleur Diana, m'esquivai parmi les vêtements en strass et les sweat-shirts en acrylique affichant des caractères chinois inventés, dépassai un cordon entier de jeans Levi's identiques à ceux d'il y a soixante-dix ans et étiquetés « *New style* ».

Je voulais me réfugier dans une zone franche, par exemple le rayon des gaines de vieilles dames, mais les vieilles dames étaient là également : deux d'entre elles agitaient des articles de lingerie extra-large couleur chair en s'interrogeant sur ce que le monde serait devenu si Sean Connery n'avait pas cessé d'interpréter 007. Je m'esquivai vers les soutiens-gorges dont les étoiles éparpillées masquaient un épais rembourrage, or la vieille m'avait déjà visée.

« Pardon, vous avez ça en plus petit ? »

– Je ne travaille pas ici.

– Ah, *sorry*. »

Pendant que je m'éloignais, elle m'interpella une nouvelle fois : « Et en culotte simple ? » J'étais arrivée entre-temps aux vêtements *casual*, la vieille rachitique sur mes pas comme dans les films de zombies. « *Excuuuse me ?* »

Je me dérobaï, mais il y en avait d'autres, trop nombreuses, et pas seulement des vieilles : des jeunes et des très jeunes, des femmes partout. Elles marchaient deux par deux, se souriaient en plongeant les mains dans les vêtements, les pressant sur leurs seins avec une joie vorace et furieuse, s'épiaient dans les miroirs tels des animaux excités par le sang.

Il n'y avait rien pour moi. Tous les vêtements étaient trop neufs et trop flamboyants, trop propres. Les décol-

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2012. N° 105743 (00000)
Imprimé en France